



« Le plus vieux métier du monde... qu'ils disent »

« Cet essai s'efforce de remettre les pendules à l'heure dans une perspective féministe et libertaire, résolument abolitionniste, en faisant le tour de la question historique, économique, philosophique et politique. »

L'AUTEURE, Laurence Biberfeld, nous a habitués à une écriture directe, percutante, incisive, avec un engagement féministe et anarchiste. Nous retrouvons ici cette veine de *La Femme du soldat inconnu* dans son dernier ouvrage *Le Plus Vieux Métier du monde... qu'ils disent*. Et cela fait du bien dans ce monde de pensée unique, politiquement incorrect.

Comment «ils» peuvent dire «le plus vieux métier du monde»? «Ils», ce sont des hommes qui s'arrogent le droit de posséder le corps des femmes, d'en user et d'en abuser pour quelques piécettes.

«Elles» et quelques «ils», ceux qui exècrent la domination, pensent que le plus vieux métier serait certainement celui d'accoucheuse, ou bien de cueilleur et cueilleuse sans doute... Pas celui de tarifer une violence sur autrui.

Et quand bien même ce serait le plus vieux métier, en quoi faudrait-il le préserver? L'achat du corps d'autrui pour un laps de temps plus ou moins long n'induit-il pas inexorablement esclavage sexuel, domination, violence? Alors où est le métier? «Sucer des queues, écarter les jambes», «Se faire trouer», est-ce un métier? Non, c'est un travail au sens de *tripalium*, cet engin de torture! Le système prostitutionnel est un avatar des sociétés esclavagistes et promet continuellement la sexualité de pouvoir.

Plus les sociétés sont inégalitaires, plus elles servent de terreau à la prostitution.

Les profits frisent les 1000 milliards de dollars dans cette société mercantile de type colonial: pillages, marchandisation, viande à jouir, «glamourisation» de l'inégalité la plus sordide, mise à l'étal... «Dans la chaîne alimentaire du pouvoir, la chair de la putain

fournit le ciment de la loyauté du serf envers le seigneur», le seigneur!

Et pourtant la prostitution n'est pas un invariant. Si la réification de l'être humain lui impose de n'être qu'un objet, un jouet, un certain nombre d'auteurs et d'auteures rapportent que des sociétés plus égalitaires existent ou ont existé: chez les Celtes, les Vikings, les Étrusques, par exemple. Si «dans les sociétés patriarcales, le sexe n'est pas d'échange mais de pouvoir», c'est que c'est une construction culturelle qui fait du plaisir une prérogative exclusive des hommes. «Le consumérisme compulsif, associé à la dévalorisation du corps, perçu non comme le siège des émotions et des sensations mais comme un capital échangeable, ouvre une autoroute au système prostitutionnel.»

Laurence Biberfeld casse aussi l'idée que les choix faits par chacun relèvent de la vie privée et de la liberté individuelle, et de cette liberté de vendre ou d'acheter l'usage sexuel d'un corps. L'échange d'argent fait entrer la prostitution dans un domaine non privé, celui du commerce et du travail.

Et, comme le soldat, la putain est obligée d'obéir. Là réside non seulement la responsabilité du proxénète mais aussi celle du client. C'est lui et ses copains qui iront faire mumuse dans les puticlubs discount de La Jonquera en openbar ou dans les bordels d'enfants thaïlandais. Pour les prostitueurs, les putains ne sont pas des femmes! Et la généralisation de la prostitution et sa banalisation représentent toujours une régression de la situation des femmes: pour toutes les femmes, il faut choisir entre «pas assez pures, pas assez putes».

« La prostitution consiste à échanger du papier contre du vivant, du pouvoir d'achat contre de la chair musclée. »

Quant au chapitre sur le pointeur et la putain, je ne résiste pas à rappeler que pour les pointeurs, leur défoulement sur les

blogs montre que les putains ne sont que des poupées gonflables vivantes, «sois belle et tais-toi, laisse-moi jouir». Pour les personnes prostituées, les témoignages sont très violents: douleurs terribles, vomissements, viols, s'abrutir de drogues, se dissocier, et se barricader dans l'indifférence pour masquer dégoût, haine, mépris. «C'est comme une lobotomie.»

L'auteur rappelle que les personnes prostituées doivent pouvoir être reconnues comme victimes contre ceux et celles qui ne veulent pas qu'elles soient victimisées. En effet, si la victime disparaît, le criminel aussi. Si la victimisation, c'est invalider l'autre en lui supposant une incapacité de décision ou de réflexion, c'est alors le dédouanement des agresseurs, responsables et coupables dans le système prostitueur. Dire de quelqu'un.e qu'il ou elle est victime, c'est lui permettre de reconnaître qu'une ou des personnes ont abusé de sa situation de faiblesse sociale pour en tirer profit: c'est l'autre qui est criminel et non pas la victime attaquée, c'est libérer de la charge de culpabilité.

Et quant aux plus vieux patrons du monde, il leur est utile d'utiliser les morales de la soumission, celles des Églises, celles du mercantilisme, pour trouver des appuis hypocrites, y compris celles de l'État, sous ses différentes formes: municipalités, seigneurs, institutions ecclésiastiques, armées, marchands de pornographie, colonialisme...

« Les humains sur cette terre bougent plus souvent pour partir de l'enfer que pour arriver au paradis. Par conséquent, une lutte contre la prostitution ne peut pas faire l'économie d'une lutte directe contre les pratiques mondiales des grandes entreprises, non plus que contre les politiques d'accaparement des ressources des États riches, dont nous sommes. Il semble que parmi les putains les plus précaires, on trouve nombre de Nigérianes et de Camerounaises, pays pétroliers où Boko Haram terrorise et massacre les populations dans l'arrière-pays pendant que les flics et l'armée massés sur le littoral gardent les pipelines et les installations pétrolières d'ExxonMobil, Elf-Totafina et British Petroleum, pour ne citer qu'eux.

Ainsi finit ce tour d'horizon d'une abolitionniste convaincue. »

Une lecture bien salutaire...

